En conclusion, il semble logique de retenir l'explication géographique, selon laquelle ce terme désigne une butte de forme pyramidale, des « collines anguleuses » et par extension un « château fort ». Il aurait alors une valeur descriptive.

Mais il faut retenir avant tout l'idée de « pierre » dans ce terme de Queyran, particularité qui dans cette zone des sables et des marécages, a dû frapper et attirer très tôt l'homme.

Si les autres noms de lieux sont peu significatifs, mis à part le toponyme du Peyré qui pourrait désigner l'emplacement disparu d'un monument mégalithique ou bien rappeler le souvenir d'une route gauloise ou romaine, il en est deux que nous ne saurions passer sous silence : Saint-Savin, Villefranche.

Parmi de nombreux saints Sabin ou Savin italiens cités notamment par Dom Baudot, et qui seraient venus dans la région en mission d'évangélisation entre le IIIe et le Ve siècle, nous ne rencontrons pas de personnage ayant eu un rapport direct avec ce pays. Par contre, nous trouvons un Saint Savin qui serait un « ermite, né en Espagne, d'un comte de Barcelone parent du comte de Poitiers et des rois de France. Il entra dans un monastère bénédictin et mena ensuite une vie érémitique dans le voisinage de Lourdes. Il est honoré comme l'apôtre du Lavedan, on trouve sa fête dans les propres de Poitiers et de Tarbes ».

Le dictionnaire des saints de John Coulson précise qu'il a été un temps au monastère de Ligugé près de Poitiers, et que c'est le fondateur du monastère de Saint-Savin de Lavedan (Ve siècle ?).

La fête de ce saint est le 9 octobre ; or c'est ce jour-là que se tenait à Villefranche la troisième et dernière foire de l'année. Au reste, l'époque de ce saint importe peu, mais le fait que ce personnage d'origine espagnole ait été choisi comme Saint patron d'une église érigée au XIIe siècle n'étonnera personne, quand on sait les relations fort étroites qui existaient à la grande époque de la « Reconquête » entre pays gascons et navarrais ou aragonais ; (un Bernard d'Agen n'a-t-il pas été évêque de Tolède ?).

C'est en cette même époque qu'a eu lieu le vaste mouvement de fondation des bastides, mais ici, dans ce pays à l'écart des grandes voies, les bastides ont souvent été plus tardives et celle de Villefranche date du XIIIe siècle. Ce terme évoque « l'octroi par le Seigneur fondateur de privilèges et d'immunités » (Lucien Massip). Le mot « bastide » ou « bastida » signifie « ville fortifiée (Y. Domengie), il est « spécifique des pays de langue d'oc pour désigner un habitat » et cela « démontre de nos jours sur le sol aquitain la vitalité extraordinaire de l'occident médiéval ». (Ch. Higounet : « Nouvelle Approche sur les bastides du Sud-Ouest Aquitain.)

UNE OCCUPATION FORT ANCIENNE SANS DOUTE

Ce pays a dû très tôt faire figure d'oasis pour les hommes rebutés par les marécages de la Lande et a été occupé à une époque reculée.

Près du Château du Peyré (actuelle commune de Leyritz-Moncassin) ont été trouvés des silex taillés, ainsi que sur la commune d'Anzex. De plus, le toponyme de l'Ourbise semble préceltique.[1]

La région comporte quelques tumuli dont celui de Perdigon à Anzex qui a été fouillé d'ailleurs et nous nous demandons si le tumulus cité avec celui d'Anzex dans la **Guyenne Historique et Monumentale** (T. I) « à une demi quart de lieue de distance » ne serait pas cette levée de terre située en plein champ près de l'église de la Madeleine (Commune de Caubeyres).

L'occupation humaine semble ici ne pas avoir connu de solution de continuité. Mais, hélas, seuls quelques vestiges encore debout ou bien des trouvailles fortuites peuvent pallier le manque de documents pour la période du premier millénaire après J.C.

Sur le territoire de l'ancien archiprêtré de Villefranche, c'est le nombre considérable de paroisses très anciennes qui paraît apporter un élément positif. Leurs vocables permettent de penser qu'elles existaient avant le XIIe siècle, donc avant Saint Savin ; beaucoup ont disparu :

Saint Etienne de Crespiau ou le Peyré (à 1,6 km au S.-O. de Villefranche) qui a été réunie à Anzex et convertie aujourd'hui en grange.

Sainte Christine d'Anzex (vierge et martyre du IIIe siècle ou du IVe siècle (c'est l'église paroissiale de la commune ; elle est du XIe siècle remaniée au XIVe siècle).

Saint Martin de Corbian dont il ne reste qu'un portail en plein cintre et une partie du chevet ruiné.

Notre-Dame de Lesbourrès ou Lasbourrès (à 1,8 km au N.-O. de Villefranche).

Saint Jean-Baptiste de Razimet (remaniée au XIVe-XVe siècle).

Notre-Dame des Prés à Leyritz-Moncassin (du XIe au XIVe siècle).

Notre-Dame de Lussac, petite église romane encore debout en plein champ, entourée de son cimetière.

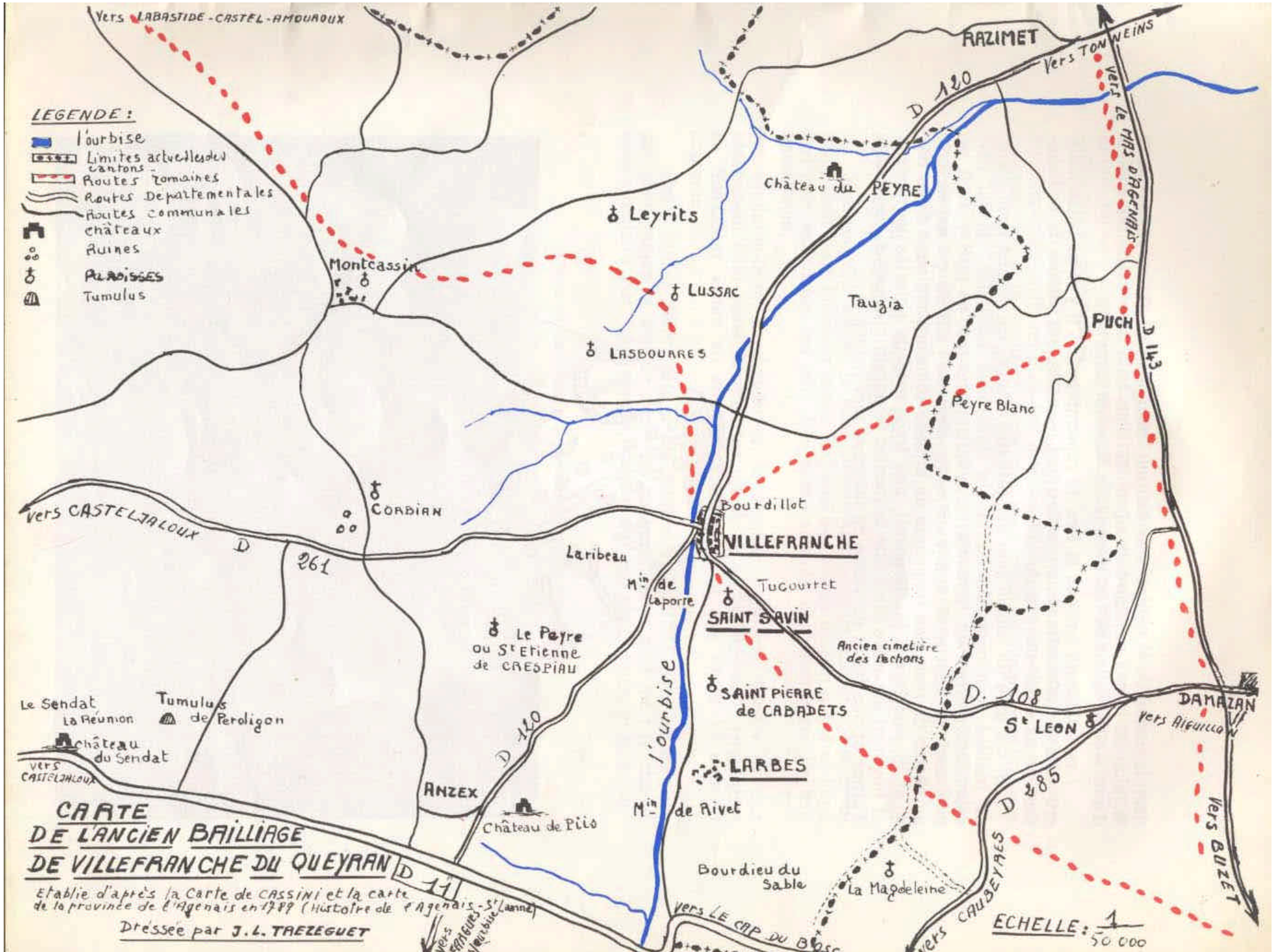
Cimetière des Péchons au Nord de Saint-Savin, qui a disparu récemment lors du remembrement.

Ces vocables donc, Saint Pierre, Sainte Christine, Saint Martin, se rapportant à des saints qui remontent aux premiers temps du christianisme font penser que très tôt des paroisses ont été établies.

Et, comme cela est souvent le cas, elles ont pu venir se greffer sur le territoire de villas gallo-romaines qui participaient à la mise en valeur du pays et qui constituaient des tâches de cultures dans cette région très boisée.

Et en effet, nous avons trouvé quelques objets intéressants sur le territoire de l'une d'entre elles ; à Saint-Pierre de Cabadets dit Saint-Pé sur un tertre à 800 mètres au-dessus du curieux village de Larbès domi-

(1) Maurice LUXEMBOURG, « Anzex », **Revue des Côtes de Buzet.**



CARTE
DE L'ANCIEN BAILLIAGE
DE VILLEFRANCHE DU QUEYRAN

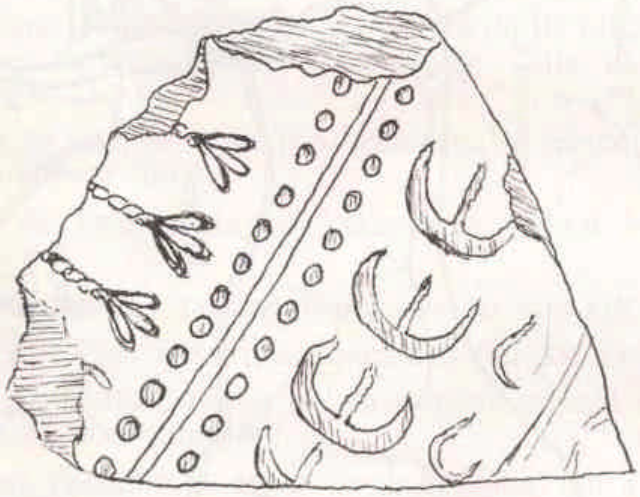
Etablie d'après la Carte de CASSINI et la carte de la province de l'Agenais en 1789 (Histoire de l'Agenais - St Lannes)

Dressée par J. L. TREZEGUET

nant la vallée de l'Ourbise à la hauteur du moulin de Rivet, subsistaient là, plus ou moins enfouies et au milieu d'un bois de chênes, les ruines d'une vieille église et les tombes de l'ancien cimetière.

Les bulldozers amenés là lors du remembrement il y a quelques mois ont entassé pêle-mêle tous les vestiges, encourant d'ailleurs la malédiction de tous les anciens du village.

Si cet acte de vandalisme est fort regrettable, car jamais sans doute de fouilles systématiques ne seront désormais possibles, on lui doit cependant d'avoir fait remonter, bien qu'endommagé, ce qu'il y avait de plus ancien ; c'est ainsi que nous avons découvert sur ce qui est devenu un champ de maïs des fragments de briques romaines typiques datés des Ier et IIe siècles par M. Jérebzoff, des fragments de poteries vernissées et finement décorées ainsi que le montre le dessin ci-dessous, des anses d'urnes et des fonds de vases de diverses dimensions.



Fragment de Poterie sigillée

Ainsi donc une occupation gallo-romaine a-t-elle existé.

D'autres lieux recèlent encore des témoins de ce passé lointain : au château du Peyré notamment où ont été trouvés les mêmes éléments qu'à Saint-Pé.

Le Cayran n'était pas sur la trajectoire de la Ténarèze, cependant sa position géographique n'en a-t-elle pas fait un carrefour de routes entre les vallées de la Baïse et de la Garonne, situé sur la route de l'Antique Ussubium (Le Mas-d'Agenais) ? Une voie romaine secondaire semblait exister qui aurait été reliée à Caubeyres, Ambrus, Saint-Pierre de Buzet, et surtout Buzet (le "Fines" proche des gués sur la Baïse et la Garonne) :

nous l'avons suivie à travers bois un moment le long du chemin montant à Cadène (ancien Poste de Garde) et longeant la tour de Peyrelongue, puis bifurquant vers Saint-Pierre-de-Buzet. Ces chemins cités sont tous appelés « Chemin de Bayonne »).

Pour en revenir au Cayran, il faut penser que la population devait être fort dispersée, mais en plus des grandes villae gallo-romaines, ne peut-on accorder foi à la tradition orale qui veut qu'un municipe romain, une véritable ville se soit établie ici ?

Si ville il y avait, ce pouvait être simplement un centre de marché pour les propriétaires des alentours, en même temps qu'un carrefour de routes ainsi qu'on l'a déjà vu.

En tout cas, cet habitat a dû être détruit par les grandes invasions au Ve siècle ou même avant.

Jusqu'au XIIIe siècle, le haut Moyen Age ne nous fournit aucun document écrit mais l'homme laisse toujours des traces de son passé et l'une des plus éclatantes qui soit dans cette contrée est assurément l'église Saint-Savin.

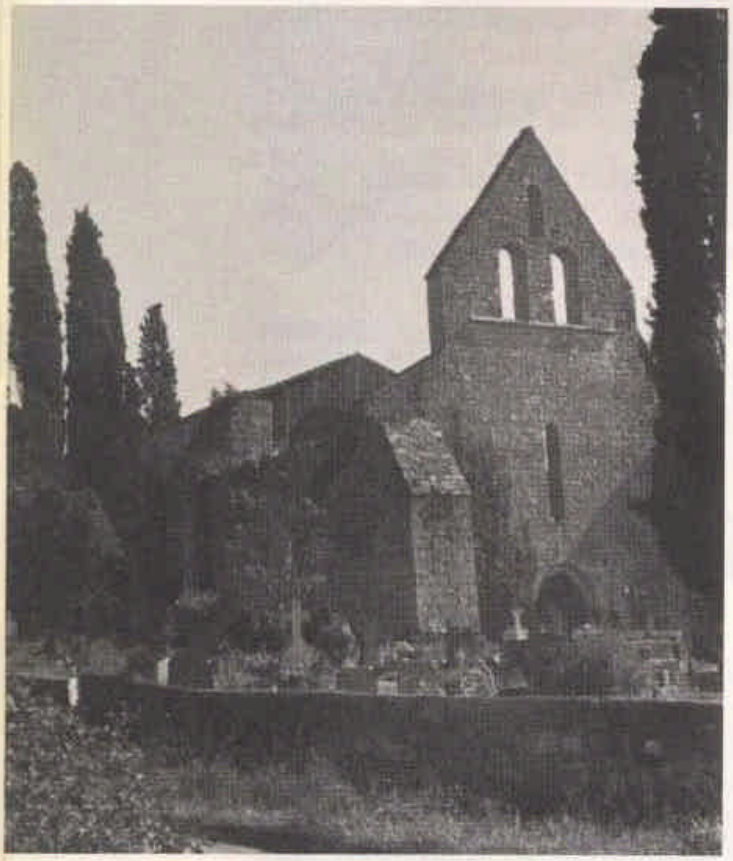
Viollet-le-Duc l'a admirée en la visitant au siècle dernier et tout récemment l'ont aussi admirée les membres de la Fédération Historique du Sud-Ouest venus en congrès à Casteljaloux les 16 et 17 octobre courants.

Cette église Saint-Savin a été édifiée vers 1120 ; elle est du plus pur style roman et semble avoir été construite d'un seul jet : le chevet semi-circulaire est très simple, cependant les contreforts y sont sur-

Chevet de Saint-Savin : le contrefort surmonté d'une colonnette

montés à mi-hauteur de fines colonnettes qui devaient supporter un entablement aujourd'hui disparu.

Elle est toujours entourée du cimetière qui est encore celui de Villefranche. On pénètre dans la nef par une porte en ogive ouverte dans le clocher-mur au sommet de forme triangulaire typique de la région. Ce mur est percé d'une fenêtre longue et étroite du style d'une meurtrière tandis que dans le clocher proprement dit s'ouvrent trois fenêtres.



La façade de l'Eglise Saint-Savin, flanquée d'un important contrefort

La nef de modestes dimensions et la manière très simple dont elle est traitée ne sont pas en rapport avec les dimensions plus importantes du chœur non plus qu'avec sa beauté. Elle a d'ailleurs été refaite au XIVe siècle ; on y voit encore le dallage en pierre et quelques pierres tombales, mais hélas le plus souvent recouverts d'une épaisse couche d'herbe due à l'absence totale de toiture. Un doubleau séparait le chœur de l'abside, il était porté par des demi-colonnes dont les bases reposaient sur les abaques des deux colonnes de l'arcature.

*
* *

Le chœur est de style romano-byzantin et le sanctuaire n'est pas découvert comme la nef, car il a été abrité par une toiture au siècle dernier.

Il y a dans le chœur un curieux autel adossé au mur de l'abside, faisant corps avec la maçonnerie ; il est en forme de cippe rectangulaire en belle pierre seulement ornée d'un bandeau chanfreiné à la partie supérieure et d'un bandeau taluté à la base. Il est directement surmonté par une des colonnes qui se trouve au centre de l'abside et donc également par un des chapiteaux historiés.

« Stylobates et marches tenaient lieu de bancs pour l'assistance, tout autour du sanctuaire. »

Le pavement pour le service de l'autel est surélevé en une surface semi-circulaire.

Dans ce chœur, s'ouvrent au rez-de-chaussée les 12 arcades assises sur 13 colonnes ; les archivoltes de chaque arcature sont ornées d'un tore.